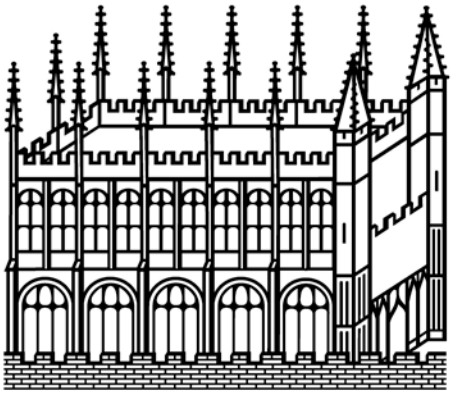


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

II (~) - 262

B.T.

ANNE DE BRETAGNE,

REINE DE FRANCE.

ANNE DE BRETAGNE,

REINE DE FRANCE,

AVEC DES NOTES

SUR PLUSIEURS MONUMENS DE NANTES ET DE LA BRETAGNE,

PAR M. TREBUCHET.

Il n'y a rien que d'auguste dans sa personne ; il n'y a rien que de pur dans sa vie. (BOSSUET.)

SECONDE ÉDITION.

A NANTES,
DE L'IMPRIMERIE DE MELLINET-MALASSIS.
A PARIS,
CHEZ RAYNAL, LIBRAIRE, RUE PAVÉE-S.-ANDRÉ-DES-A.
1822.

ERRATA.

Page 23, troisième ligne, *lisez* bataille de *Fornoue.*
Page 38, sixième ligne, *lisez de* terres considérables.

AVERTISSEMENT.

LE public a accueilli favorablement la première édition de cet opuscule, qui n'offrait qu'une analyse trop rapide de la vie d'Anne de Bretagne. Ce succès, dû à son indulgence, m'a imposé l'obligation de compléter le travail que je n'avais qu'ébauché.

Pour atteindre ce but, j'ai fouillé dans nos archives, j'ai consulté nos vieilles chroniques, étudié nos anciennes chartes. C'est le résultat de mes recherches que je publie aujourd'hui. J'ai fait en sorte de ne rien omettre qui intéressât notre célèbre reine. Des particularités curieuses et peu connues de sa vie sont retracées, et je n'oublie pas non plus les évènemens extraordinaires et les grands hommes de cette époque, à laquelle se rattachent les plus glorieux souvenirs. En rapportant les beaux traits de notre histoire,

j'offre des exemples à suivre et je donne une haute idée du pays où nous avous reçu le jour.

Le siècle d'Anne de Bretagne fut aussi le siècle de Louis XII, de François Ier, de Léon X; c'est dans ce siècle que la Bretagne fut réunie à la France, évènement mémorable qui a eu tant d'influence sur la destinée des deux peuples. C'est dans ce siècle encore que parurent d'illustres guerriers, le chevalier Bayard, Gaston de Foix et Louis de la Trimouille qui, à la fameuse journée d'Aignadel, criait aux soldats français: « *Enfans, le roi vous voit.* » Ce mot décida la victoire.

Le nom d'Anne de Bretagne fait naître l'idée d'une femme supérieure à son sexe. « Pour » le cœur et la bienfaisance, dit l'abbé Irail, » elle égalait nos reines de la maison d'Autriche; » et pour l'esprit et les talens, celles de la » maison de Médicis. » Bretonne et Française, sa gloire doit intéresser tous les cœurs français.

Ce morceau historique est augmenté de recherches curieuses sur différens monumens

de Nantes et de la Bretagne. J'ai pensé qu'on lirait avec intérêt quelques détails sur ces vieux murs élevés par nos ayeux. A l'aspect de ces tours gothiques, souvent témoins de leurs exploits, notre imagination ne nous reporte-t-elle pas jusqu'à l'époque où ils vivaient dans ces lieux, sur cette même terre où nous sommes maintenant, défendue au prix de leur sang et illustrée par leur valeur?

Il m'a paru utile de joindre à cet ouvrage le *fac simile* des signatures des grands personnages qui s'y trouvent mentionnés. Ces signatures ont été gravées d'après les actes originaux existant dans les archives des ducs de Bretagne, qui font aujourd'hui partie des archives de la préfecture de la Loire-Inférieure.

N.° 1. Signature de Jean IV, *le Conquérant*, duc de Bretagne. . . . . Année 1397.

2. Signature de Jean V, duc de Bretagne (il n'était pas encore duc). . . - 1395.

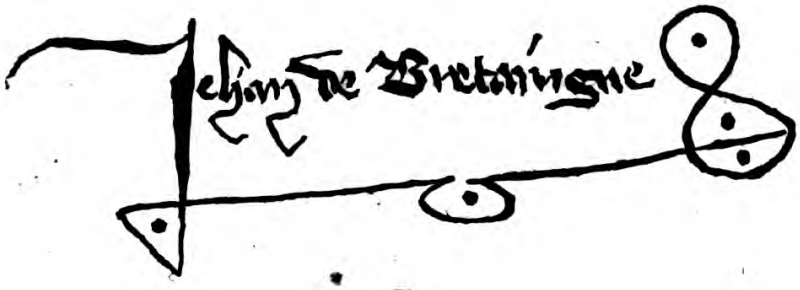
3. Signature de François Ier, duc de Bretagne . . . - 1499.

4. Signature de Pierre II, duc de Bretagne . . . - 1457.

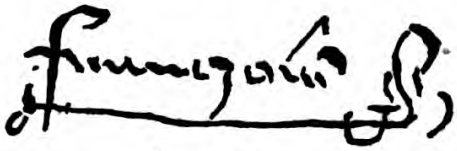
5. Signature de Françoise d'Amboise, épouse de Pierre II, fondatrice du couvent des Carmélites des Couëts, près Nantes. - 1456.

1

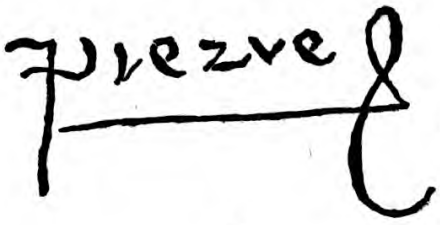
2



3



4



5

N.° 6. Signature de Artur III, comte de Richemont, connétable de France, duc de Bretagne. . . . Année 1459.

7. Signature de François II, duc de Bretagne, père de la reine Anne. . . - 1463.

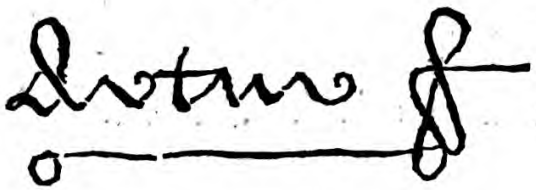
8. Signature de Marguerite de Foix, seconde femme de François II, mère de la reine Anne . . . . . - 1471.

9. Signature de Françoise de Dinan, comtesse de Laval, qui éleva Anne de Bretagne. . . . . - 1475.

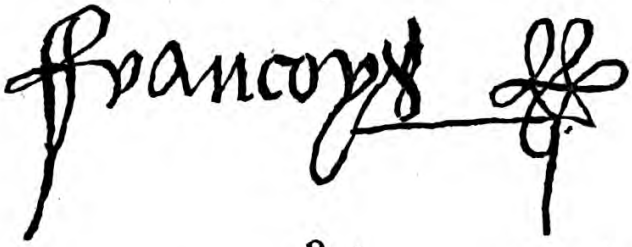
10. Signature de Anne de Bretagne, reine de France. - 1501.

11. Signature de Maximilien, archiduc d'Autriche, premier mari de cette princesse. . . . . - 1486.

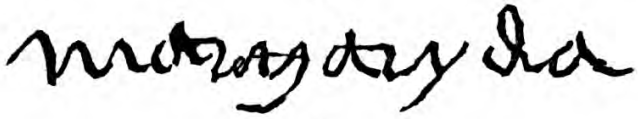
6



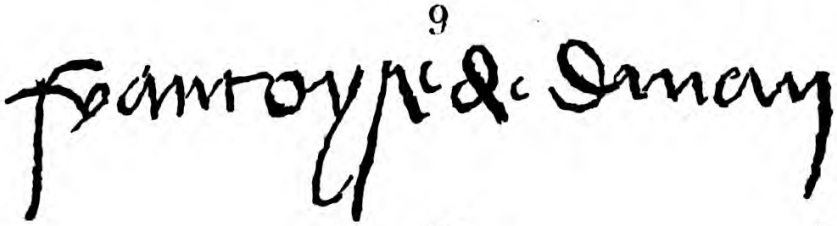
7



8



9



10

11

N.° 12. Signature de Charles VIII, roi de France, son second mari. . . . . Année 1491.

13. Signature de Louis XII, son troisième mari. . . - 1502.

14. Signature de François I.er, roi de France, qui épousa la princesse Claude, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne. . . . . - 1519.

12

13

14

N.° 15. Signature de Louis, vicomte de Rohan, issu des premiers rois Bretons, et neveu des ducs Pierre II et Artur III. . . . . Année 1454.

16. Signature de Louis de la Trimouille, célèbre général de Charles VIII, de Louis XII et de François I.er Il fut tué à la bataille de Pavie. . . . - 1470.

Nota. Les années, indiquées ci-dessus, sont celles où les signatures ont été écrites.

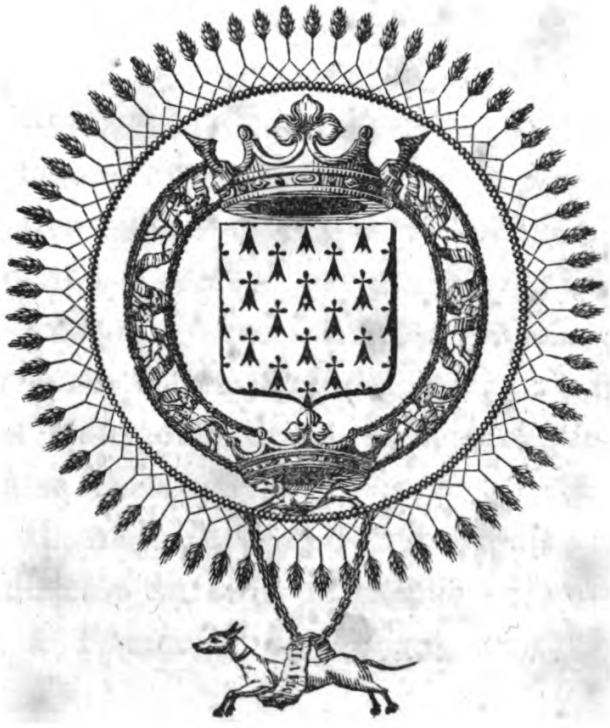
15

Loye de Valenz

16

Coyr de Latzemoille

ARMES DE BRETAGNE.



ANNE DE BRETAGNE,

REINE DE FRANCE.

Anne de Bretagne, fille de François II, dernier duc de Bretagne, et de Marguerite de Foix, naquit au château de Nantes, le 25 janvier 1477. Cet événement fut célébré par des fêtes et des réjouissances extraordinaires. L'attachement qu'elle montra par la suite aux Bretons, a prouvé qu'elle méritait les transports de la joie publique, qui éclatèrent à sa naissance.

François II, n'ayant point d'enfant mâle, tourna toute sa tendresse du côté de sa fille : il en confia l'éducation à Françoise de Dinan, comtesse de

Laval, femme d'un rare mérite, qui l'éleva comme une princesse destinée à régner un jour.

La jeune Anne se fit bientôt remarquer par les plus heureuses dispositions. On admirait son esprit et la noblesse de son âme : elle se livrait entièrement à l'étude, comme le meilleur moyen d'éclairer sa raison et de former son cœur à la pratique des vertus. Elle s'instruisit surtout dans la science du gouvernement et de la politique.

La cour de François II était nombreuse et brillante; plusieurs princes étrangers en augmentaient l'éclat. On y voyait le prince d'Orange, le comte de Dunois, fils de ce fameux comte de Dunois, la terreur des Anglais sous Charles VII, et le jeune comte de Richemont, dernier rejeton de la maison de Lancastre, qui monta sur le trône d'Angleterre, sous le nom de Henri VII.

François II aimait la magnificence et les plaisirs. Il donnait souvent des fêtes et des jeux publics, dans lesquels les seigneurs Bretons disputaient les prix de l'adresse et du courage, et les recevaient des mains de la beauté. On cite particulièrement un tournois qui eut lieu, en 1486, sur la place du Bouffai (1). Le maréchal de Rieux remporta le prix

(1) La place du Bouffai était alors d'une grande étendue. On y voyait le château, qui lui a donné son nom, et dont il ne reste plus que la haute

qui consistait dans un diamant estimé 82 liv. 10 s.; le marc d'argent valait alors 10 liv.

A ces tournois, s'empressait d'assister une jeunesse avide de gloire et jalouse de mériter les éloges de son souverain. C'est à ces divertissemens, images de la guerre, que se formaient les chevaliers qui devenaient ensuite les plus fermes soutiens du trône et les défenseurs de la faiblesse opprimée. Qui n'aime à se rappeler ces scènes de bravoure, de loyauté et de galanterie de l'antique chevalerie, et qui peignent si bien les mœurs de nos premiers aïeux ?

Le 16 mai 1486, Marguerite de Foix mourut au

---

muraille et la tour ruinée qui dominent la rivière. Ce château fut bâti dans l'année 990, par *Conan* I.er, *dit le Tort*, au confluent de la Loire et de l'Erdre. Suivant plusieurs chroniques, on trouva, en creusant les fondemens de l'édifice, une tête d'homme renfermée dans une cassette. Quelques indices firent soupçonner que c'était la tête de Saint-Pol-de-Léon qui avait été cachée dans ce lieu, à l'époque des irruptions des Normands : elle fut donnée par Conan, comme une relique précieuse, à l'abbaye de Saint-Florent-le-Vieil. Le Bouffai a servi de palais à plusieurs de nos ducs : c'était aussi un château très-fort, dont l'approche était défendue au sud et à l'ouest par deux rivières ; l'Erdre passait alors à ses pieds. *Budic*, comte de Nantes, renfermé dans le Bouffai, y fut vainement assiégé pendant deux ans, par *Geoffroi*, duc de Bretagne, qui, désespérant de le vaincre, conclut la paix avec lui. En 1477, François II fit construire le bâtiment donnant sur la place, pour servir d'auditoire ou de palais de justice, destination qu'il a conservée jusqu'ici.

château de Nantes. La jeune Anne, qui chérissait sa mère, ressentit vivement la cruelle perte qu'elle faisait, et passa plusieurs jours dans les larmes et le désespoir.

Anne croissait en âge, et les belles qualités de son âme se développaient ; elles répondaient aux agrémens de sa personne. Ses traits étaient réguliers et ses yeux pleins de feu et de douceur ; sa taille était médiocre, mais bien faite, et sa démarche noble et aisée. A peine s'apercevait-on qu'elle fût un peu boiteuse. Lorsque le tems eut perfectionné les avantages qu'elle avait reçus de la nature, on la comparait à mademoiselle de Châteauneuf, jolie Bretonne, si célèbre alors à la cour de France, par ses grâces et son esprit ; aussi jamais princesse ne fut autant recherchée qu'Anne de Bretagne : elle devint l'objet des vœux des plus grands princes de l'Europe.

Le prince de Galles, fils d'Edouard IV, roi d'Angleterre, lui fut choisi pour époux ; mais la mort de ce prince, arrivée peu de tems après, fit rompre cet engagement.

Maximilien, archiduc d'Autriche et depuis empereur, la demanda également en mariage.

Louis XII, alors duc d'Orléans, et Alain, sire d'Albret, étaient aussi au nombre de ses adorateurs.

Enfin le vicomte de Rohan, qui avait des prétentions sur le duché, de son chef et de celui de sa femme, Marie de Bretagne, la désirait pour son fils aîné.

De tous ceux qui se disputaient sa main, aucun ne fit sur son cœur une impression plus vive que le jeune duc d'Orléans. Ce prince, héritier présomptif de la couronne, aigri par quelques injustices qu'il avait essuyées à la cour de France, et mécontent de madame de Beaujeu, sœur aînée de Charles VIII et régente du royaume, s'était retiré en Bretagne auprès de François II, qui lui avait offert un asile dans ses Etats. La jeune Anne était flattée de recevoir les hommages d'un prince qui donnait à la France de grandes espérances, et qui réunissait à une belle figure les agrémens de l'esprit.

François II voyait avec une secrète satisfaction les souverains de l'Europe briguer a l'envi son alliance; il espérait en retirer de grands avantages pour résister aux efforts de la France qui employait tour à tour l'intrigue et la force des armes pour lui ravir son héritage. Louis XI était mort, mais Charles VIII, son fils, n'était pas moins redoutable, et tout faisait craindre au duc de Bretagne qu'un ennemi aussi puissant ne parvînt, à sa

mort, à s'emparer du patrimoine de ses pères; conservé au prix de tant de gloire et de sang. Déjà avancé en âge, il voulut, avant de descendre dans la tombe, assurer les droits de sa fille. Il lui fit jurer une haine implacable aux ennemis de sa patrie. Cet acte fut appuyé par une déclaration solennelle des états assemblés extraordinairement; ils reconnurent les princesses Anne et Isabeau (1) seules et légitimes héritières du duché de Bretagne, et jurèrent de répandre tout leur sang pour les défendre.

Quelques années après ce serment mémorable, le 28 juillet 1488, se donna la fameuse bataille de Saint-Aubin-du-Cormier, qui eut tant d'influence sur le sort de la Bretagne. Les deux armées étaient nombreuses et commandées par les généraux les plus distingués. A la tête de l'armée Française était Louis de la Trimouille, que Guichardin appelle le plus grand capitaine du monde. Les Bretons marchaient sous la conduite du maréchal de Rieux, un des premiers guerriers de son siècle. On fit de part et d'autre des prodiges de valeur. La victoire, long-tems incertaine, se dé-

(1) Isabeau mourut dans l'enfance, et l'histoire n'en dit presque rien.

clara enfin pour les Français. Les Bretons perdirent six mille hommes, au nombre desquels se trouva le jeune prince de Léon, fils aîné du vicomte de Rohan, qui combattait pour la princesse Anne qu'il désirait épouser. Le duc d'Orléans et le prince d'Orange furent faits prisonniers et conduits dans la tour de Bourges par ordre de la régente. Les Français n'eurent que quinze cents hommes de tués.

Cette fatale journée répandit la consternation à la cour de Bretagne. La contagion succéda à la guerre et fit beaucoup de ravages dans la ville de Nantes (1). François II, pour éviter ce fléau, se

---

(1) On voit dans nos annales que la peste autrefois désolait souvent la ville de Nantes. On attribue généralement la fréquence de ce terrible fléau, dans ces tems reculés, à la rivière marécageuse de l'Erdre, dont les eaux noires et stagnantes remplissaient les fossés de l'ouest de la ville, et formaient d'infectes cloaques jusqu'à son embouchure. D'Argentré l'appelle *limeuse, jetant de mauvaises et grosses vapeurs.*

En 1215, Pierre de Dreux, qui étendait les fortifications de Nantes, détourna le cours de l'Erdre qui passait alors où sont maintenant la rue des Carmes, les Changes et la rue de la Poissonnerie, baignait les murs du château du Bouffai, et se jetait dans la Loire. Ce prince lui fit creuser un autre lit à l'endroit où il est aujourd'hui, traversant la rue de la Casserie et l'ancien quartier de Sainte-Catherine. Ce quartier, ainsi que ceux de Saint-Nicolas, de Saint-Léonard et des Changes, faisaient partie des faubourgs. L'enceinte de la ville, resserrée entre

retira à son château de Gazoire, à Couëron, situé sur la rive droite de la Loire. Il y mourut, peu après, le 9 septembre 1488, des suites d'une chute de cheval, aggravée par ses infirmités.

François II, comte d'Etampes, était le dernier rejeton de la maison de Monfort, branche de celle de Pierre de Dreux, arrière petit-fils de Louis-le-Gros, roi de France. Il était brave, bon, bienfaisant et adoré de ses sujets; ses manières étaient nobles et affables. Dans sa jeunesse, et lorsqu'il visitait les cours de l'Europe, il s'était fait la réputation d'un prince *beau*, *vertueux et de grande apparence*. Sa conduite avec Louis XI prouva qu'il était digne de régner. Il sut résister à ce monarque ombrageux et dissimulé, et défendre ses états, souvent avec succès, soit dans les négociations, soit les armes à la main. C'eût été un prince accompli sans son penchant pour un sexe dont il est si difficile de vaincre l'ascendant (1).

---

l'Erdre et la petite rivière de la Seil, ne présentait qu'une médiocre étendue. Ce n'est que sur cet espace de terrain qu'on retrouve les ruines de l'ancienne ville, à 7, 8 et 12 pieds au-dessous du sol.

(1) C'est ce prince qui fonda, en 1468, l'église des Minimes, qui existe encore aujourd'hui près de Richebourg. Ce n'était d'abord qu'une

A la mort de François II, des factions éclatèrent en Bretagne, et Charles VIII, que la victoire de Saint-Aubin avait rendu maître de plusieurs villes, tenta d'achever la conquête du pays. La division qui existait dans le conseil de la duchesse, favorisait ce projet d'envahissement. A peine montée sur le trône, Anne se vit environnée d'écueils et d'orages; elle comprit que sa destinée dépendait

---

chapelle dédiée à Saint-Antoine-de-Padoue, et entourée alors de prairies qui s'étendaient jusqu'à Saint-Clément. Cette chapelle fut agrandie et le monastère construit lorsque Saint-François-de-Paule, à qui elle avait été donnée par François II, y établit les religieux minimes qui suivaient sa règle. Les anciennes chartes rapportent qu'elle fut en partie renversée par un ouragan épouvantable qui se fit sentir à Nantes dans l'année 1601. Le tonnerre tomba, au même moment, sur la flèche de Notre-Dame, dont la hauteur surpassait les tours de Saint-Pierre, sur le couvent de Sainte-Claire, et sur la chapelle de Miséricorde, située hors de la ville.

La chapelle de Miséricorde, dont il ne reste plus que quelques vestiges, était un des plus curieux monumens de la ville de Nantes. Elle avait été bâtie, en 1026, sur le lieu même où fut tuée une bête féroce d'une forme extraordinaire, qui faisait de grands ravages et pénétrait jusque dans les faubourgs. Une vaste forêt, qui couvrait tout le territoire de Sautron, de Saint-Herblain, et s'étendait jusqu'aux portes de la ville, servait de repaire à cette bête redoutable. On voyait, avant la révolution, sur les vitraux de l'antique chapelle de Miséricorde, quelques restes de peintures et une inscription gothique qui rappelaient cet événement.

d'elle-même; elle redoubla d'application aux affaires, et trouva de grandes ressources dans ses talens et la fermeté de son caractère.

Alain, sire d'Albret, veuf de Françoise de Bretagne, et qui avait des droits sur le duché, prétendit ouvertement à la main de la jeune princesse. Il était soutenu par le maréchal de Rieux, tuteur d'Anne, le comte de Comminge et le vice-chancelier, qui lui étaient entièrement dévoués. Anne, qui éprouvait un éloignement insurmontable, pour ce seigneur, vieux, laid, et père de douze enfans, leur fit notifier la déclaration qu'elle ne serait jamais sa femme. Sa résistance fut appuyée par le chancelier de Montauban et le comte de Dunois, membres de son conseil, qui la flattaient toujours de l'espérance d'épouser le duc d'Orléans. Humiliés de ce refus, le maréchal de Rieux et le sire d'Albret, jurèrent de s'en venger: ils parvinrent, par leurs intrigues, à empêcher qu'elle ne fût reçue à Nantes, où elle se retirait pour ne pas tomber entre les mains d'un parti de l'armée Française, qui avait voulu l'enlever à Redon.. Elle montra dans cette circonstance, un courage au-dessus de son jeune âge et de son sexe; le péril fait naître l'héroïsme dans les grandes âmes : arrivée à la Pasquelaie, à trois lieues de Nantes, elle apprit que d'Albret et

le maréchal de Rieux venaient en armes dans le dessein de s'emparer de sa personne. Elle monta aussitôt à cheval, et, à la tête de ses officiers et des archers de sa garde, elle marcha, accompagnée du comte de Dunois, au-devant des rebelles avec la résolution de les combattre. Cette action hardie en imposa tellement à ses ennemis qu'ils rentrèrent précipitamment dans la ville.

Les habitans de Rennes, informés de l'affront que leur souveraine venait d'éprouver, lui envoyèrent des députés pour la supplier d'honorer de sa présence la capitale de ses états, comme l'avaient fait ses prédécesseurs. Elle fut touchée jusqu'aux larmes de ce témoignage d'amour et de fidélité, qui lui était donné au moment même où ceux de ses sujets sur lesquels elle devait le plus compter, oubliant les bontés de son père et leurs sermens, se révoltaient contre son autorité.

Elle fit son entrée à Rennes, entourée de ses fidèles serviteurs. Tous les ordres de l'état assemblés, la reçurent avec les plus grandes démonstrations de soumission et de respect. La ville lui fit de riches présens plus précieux encore par le sentiment qui les faisait offrir.

Cependant, les troupes Françaises étaient toujours en Bretagne; elles occupaient Brest, Saint-

Malo, Dinan, Vitré, Fougères et Clisson : le reste du pays ne pouvait éviter une invasion prochaine.

Trop faible pour s'opposer seule aux forces qui la menaçaient, Anne recourut aux anciens alliés de son père. Les négociations faites à ce sujet eurent un heureux succès : les traités furent renouvelés, et elle reçut des secours considérables.

De son côté, Charles VIII renforça son armée et pressa les opérations de la campagne.

Dans une telle situation, les vrais amis de la patrie sentirent la nécessité de réunir toutes les forces contre l'ennemi commun, et de terminer la funeste division qui existait toujours entre la duchesse et le maréchal de Rieux. Ce seigneur, pressé par ses amis et par Henri VII, roi d'Angleterre, allié de la Bretagne, reconnut enfin qu'il agissait contre ses devoirs, et rentra dans l'obéissance qu'il devait à sa souveraine.

La duchesse se vit alors en état de résister à Charles VIII; aussi devint-il moins ardent dans la poursuite de ses projets; on travailla même à un traité de paix qui fut arrêté et signé après quelques jours de négociations.

C'est ainsi qu'Anne parvint, par ses talens dans la politique, à étouffer les factions qui agitaient l'état, et à forcer à la paix un ennemi redoutable.

Il était question depuis long-tems de son mariage avec Maximilien, roi des Romains, archiduc d'Autriche, qui devait succéder à l'empereur Fréderic son père. Ce prince, veuf de Marie de Bourgogne unique héritière de riches états, n'avait encore que trente ans et était un des plus beaux hommes de son tems. Henri VII, ce même comte de Richemont qui, dans ses malheurs, avait trouvé un asile à la cour de Bretagne, appuyait de tout son pouvoir la demande de Maximilien; il craignait moins l'aggrandissement de l'Autriche que celui de la France. La jeune princesse savait apprécier le mérite personnel de l'archiduc; elle considérait aussi les avantages qu'elle pourrait retirer de cette alliance. Elle accepta donc les propositions de Maximilien qui, n'ayant pu venir en Bretagne, constitua le comte de Nassau, son procureur, pour l'épouser en son nom. Le comte s'acquitta de cette mission honorable, et suivant l'usage, il posa une jambe nue dans le lit nuptial. Anne prit dès-lors le titre de reine des Romains, et Maximilien ajouta aux siens celui de duc de Bretagne. Un acte de ce tems là commence ainsi : « Maximi-» lien et Anne, par la grâce de Dieu, roi et reine » des Romains, duc et duchesse de Bretagne, à » notre bien-aimé et féal conseiller, Jehan de l'Epi-» nay, etc. »

La paix conclue avec Charles VIII ne fut pas de longue durée. D'Albret, informé du mariage de Maximilien, qui détruisait toutes ses espérances, devint furieux et signala sa vengeance par un coup d'éclat. Il s'empara par trahison de la ville de Nantes, et la livra au roi, qui s'y rendit lui-même, accompagné d'un corps de troupes, pour en prendre possession. Les habitans, qui désiraient se rendre favorables le monarque français, lui firent une réception brillante : il fut reçu à la porte de la Poissonnerie, le 26 mars 1491. Le clergé marcha processionnellement au-devant de sa majesté jusqu'au pont de la Belle-Croix, où Yves Busnel, recteur de l'université, le complimenta; après quoi il prit les rênes de son cheval, et le conduisit à la cathédrale. Le roi, touché de cette réception, confirma les priviléges des habitans et leur en accorda de nouveaux. Il se rendit ensuite à Clisson qu'il désirait visiter, et dont le château passait pour un des plus forts de la Bretagne (1).

---

(1) En 1223, Olivier I.er, seigneur de Clisson, fit bâtir le château sur un rocher, au confluent de la Moine et de la Sèvre. Cette forteresse, quoique d'une étendue médiocre, devait être presque imprenable avec ses doubles murailles et ses doubles fossés, qui en défendaient l'approche du côté de la campagne. Le même Olivier commença la construction des murailles de cette ville, pour la mettre à l'abri de toute surprise.

Dans le même tems, l'armée Française s'empara de Guingamp et des principales places de la Bretagne.

Dans l'année 1257, Jean I.er, duc de Bretagne, déclara la guerre au seigneur de Clisson, et fit raser plusieurs de ses châteaux. Celui de cette ville fut épargné et confisqué par le duc, qui le rendit quelque tems après.

Vers 1380, Olivier de Clisson, connétable de France, fils d'Olivier III, fit achever les remparts que son trisaïeul avait commencés. On voit encore les restes de ces anciennes fortifications.

Olivier de Clisson mourut dans son château de Josselin, le 21 avril 1407, et fut inhumé dans l'église de Notre-Dame de Josselin, auprès de Marguerite de Rohan, son épouse. On y faisait voir, avant la révolution, son tombeau en marbre, orné de riches sculptures gothiques.

Par son testament, ce grand capitaine fit plusieurs fondations religieuses, et ordonna de nombreuses distributions d'aumônes aux pauvres. Près de quitter ses richesses immenses, il voulut qu'une partie en fût employée à des actes de piété et de charité.

L'histoire reproche au connétable son avarice et sa haine implacable contre ses ennemis; mais, en même-tems, elle conserve le souvenir de ses grandes actions. Pour faire connaître ses titres à la célébrité, il suffira, sans doute, de dire que, par sa valeur, il décida le succès de la bataille d'Aurai, qui plaça le comte de Montfort (Jean IV) sur le trône de Bretagne; qu'il fut l'ami et le frère d'armes de Bertrand Duguesclin; qu'à la mort de ce guerrier illustre, il fut choisi comme le plus digne de lui succéder dans la charge honorable de connétable de France; qu'enfin, il commanda en personne l'armée Française à la bataille de Rosebec, gagnée sur les Flamands, en 1382, et où quarante mille ennemis furent tués ou faits prisonniers.

François II, père de notre bonne duchesse, se plaisait beaucoup à Clisson, qui avait appartenu à Richard de Bretagne, son père. C'est

Des renforts considérables augmentaient chaque jour ses forces, et tout annonçait la prompte conquête du duché.

Dans cette position difficile, ne recevant point les secours promis par Maximilien et par Henri VII, et touchée des maux de ses sujets, Anne se décida à demander la paix : elle l'obtint, mais à des conditions qui rendaient le roi maître d'une grande partie de la Bretagne.

Pour assurer et légitimer les droits qu'il venait d'acquérir, par la force, sur l'héritage de la duchesse, Charles VIII résolut de l'épouser : c'était aussi le seul moyen de rendre enfin le repos à un pays trop long-tems déchiré par les dissentions intestines et par les guerres étrangères.

---

dans cette ville qu'il fit célébrer son mariage avec la belle Marguerite de Foix, fille de Gaston de Foix, roi de Navarre; c'est dans ce lieu enchanteur qu'il venait chercher des délassemens au milieu des fêtes, et s'y distraire des soucis du trône.

M. Lemot, si connu par ses talens, est aujourd'hui possesseur de l'antique manoir des Clissons; il en a fait l'acquisition pour en empêcher la destruction totale. Comme MM. Cacault frères, dont la mémoire sera toujours chère aux habitans de Clisson, il n'a rien négligé pour l'embellissement de cette ville et des sites délicieux qui l'environnent; il a su réunir le prestige des arts aux charmes de la nature dans un pays remarquable par ses aspects riches et variés.

Il était nécessaire d'accélérer le plus possible l'accomplissement de ce dessein. On avait appris que Maximilien se disposait enfin à passer en Bretagne avec une armée, et à épouser en personne l'héritière de ce duché. Le danger était pressant, et il fallait user de diligence pour l'éviter.

Le comte de Dunois et le prince d'Orange, qui avaient la confiance de la duchesse et qui avaient perdu l'espoir de son mariage avec le duc d'Orléans, reconnurent que l'intérêt de la France, celui de la Bretagne même, rendaient nécessaire l'union tant désirée par Charles VIII. Ils montrèrent au roi, dans cette circonstance, le plus grand zèle. Pour prix de leurs services, ils demandèrent la délivrance du duc d'Orléans, toujours prisonnier dans la tour de Bourges, où il était étroitement gardé, depuis la bataille de Saint-Aubin. La régente, son ennemie, s'y opposa; mais le roi, qui avait alors dix-huit ans et qui voulait régner enfin, expédia l'ordre au commandant de Bourges, de mettre le prince en liberté.

Par cette action, Charles VIII témoignait toute la confiance qu'il avait dans la loyauté du duc d'Orléans, amant lui-même d'Anne de Bretagne. La générosité touche les belles ames. Lorsque ce prince fut instruit des vues du roi, il renonça à

ses prétentions sur cette princesse ; il sacrifia ainsi, par un noble effort, sa passion à ses devoirs. Il ne considéra que la reconnaissance qu'il devait à son souverain, et les intérêts de la nation qu'il était appelé à gouverner un jour.

On eut beaucoup de peine à vaincre l'éloignement d'Anne pour cette alliance. Long-tems les membres de son conseil et le duc d'Orléans lui-même employèrent inutilement auprès d'elle, tous les raisonnemens propres à la déterminer. Les nœuds qu'elle avait formés avec Maximilien, et les engagemens pris par le roi avec Marguerite d'Autriche, fille de ce prince, étaient, en effet, des obstacles puissans à la conclusion de ce mariage. Il n'y eut que le désir de terminer les calamités d'une guerre longue et sanglante, qui lui fit sacrifier ses propres sentimens, et la décida enfin à accepter les offres de Charles VIII.

Le roi fut au comble de la joie en apprenant cette réponse, qui lui assurait la possession d'un bien acquis par tant de travaux. Il était impatient de voir la duchesse et d'entendre de sa bouche la confirmation de son bonheur. Il entra, sans suite, avec le duc d'Orléans, dans la ville de Rennes, et Anne lui renouvela la promesse qu'elle avait donnée.

Des dispenses, motivées sur l'intérêt des peuples, furent expédiées de Rome, et la bénédiction nuptiale fut donnée le 6 décembre 1491, au château de Langeais, en Touraine, par les évêques d'Albi et d'Angers.

La cérémonie du couronnement se fit en présence du roi et de toute la cour, à l'abbaye de Saint-Denis, avec une magnificence extraordinaire. La nouvelle reine était *coiffée en cheveux et vêtue d'une robe de damas blanc* (1); elle fixait tous les regards par sa beauté, ses graces et sa jeunesse. Le courage qu'elle avait montré dans l'adversité et ses vertus lui avaient gagné tous les cœurs. Les princesses qui l'accompagnaient, habillées avec richesse, portaient sur la tête des diadêmes, signes de leur dignité. Le duc d'Orléans, premier prince du sang, devenu son premier sujet, soutenait sa couronne pendant la célébration de la messe.

Cette imposante cérémonie, à laquelle assista ce

---

(1) Tel était, suivant plusieurs historiens, l'habillement de la reine le jour de son couronnement. Les duchesses étaient coiffées d'un chapeau, entouré d'une couronne relevée avec des tresses et un plumet; les comtesses n'avaient sur leurs chapeaux qu'une couronne perlée, avec le plumet.

qu'il y avait de plus illustre dans le royaume, attira un concours immense de spectateurs, qui témoignaient, par leurs acclamations, la joie que leur faisait éprouver un événement qui donnait à la France une belle province et lui rendait la paix (1).

Le lendemain, la reine fit, avec le plus grand appareil, son entrée publique dans la capitale. Il est impossible de décrire l'enthousiasme du peuple et les honneurs qui lui furent rendus. La foule se pressait sur son passage; chacun voulait voir une princesse que tant d'infortunes et de vertus rendaient si célèbre en Europe. Elle avait une suite aussi brillante que le jour du couronnement; jamais triomphe ne fut si pompeux et marqué par tant d'alégresse et d'applaudissemens.

Maximilien témoigna autant de surprise que de colère, lorsqu'il apprit ce mariage: il recevait un double affront. Charles VIII, lui enlevait la princesse qu'il avait épousée, et refusait sa fille Marguerite d'Autriche, élevée à la cour de France, et qui lui était destinée depuis long-tems. Outragé comme époux et comme père, il fit retentir ses

---

(1) J'ai vu un manuscrit de cette époque, qui contient des détails extrêmement curieux sur les fêtes qui se célébrèrent à Paris, pendant plusieurs jours, à l'occasion de ce mariage.

plaintes en Europe, et détermina plusieurs rois, et principalement Henri VII, à faire la guerre à la France; mais cette confédération fut presqu'aussitôt rompue que formée, et seulement après quelques démonstrations d'hostilités. Marguerite d'Autriche fut reconduite en Flandre avec tous les honneurs dus à son rang; et, quatre ans après, elle épousa Jean, fils du roi de Castille.

Ainsi se terminèrent les événemens qui amenèrent la réunion de la Bretagne à la France. La perte de la bataille de Saint-Aubin, la division des seigneurs Bretons à la mort du dernier duc de Bretagne, la négligence ou plutôt l'apathie de Maximilien, et le talent de la régente madame de Beaujeu, qui sut habilement profiter de ces circonstances favorables, furent les causes qui déterminèrent cette réunion mémorable. Laurent de Médicis, surnommé le Père des lettres, fut frappé d'étonnement, lorsqu'il en apprit la nouvelle; il s'écria : *Oh! quelle puissante monarchie que la France!*

Charles VIII, se voyant enfin possesseur de la Bretagne, mit à exécution le projet qu'il avait formé depuis long-tems de faire valoir, par la force des armes, les droits que lui donnait sur le royaume de Naples, le testament de Charles IV, roi de Sicile, qui avait institué Louis XI son hé-

ritier universel. Il partit à la tête d'une armée aguerrie, commandée par le duc d'Orléans, Louis de la Trimouille, Pierre de Rohan, maréchal de Gié, et le maréchal de Rieux.

La nouvelle reine avait vainement employé tout son ascendant sur l'esprit de son époux, pour le détourner d'une guerre lointaine et aventureuse, dont l'issue pouvait être funeste à la France. La bonne opinion que le roi avait de ses talens le détermina à lui confier, pendant son absence, les rênes de l'état. Sa belle conduite en Bretagne, dans des tems difficiles, justifiait le choix du monarque. Elle montra, en effet, dans les affaires publiques, une expérience consommée, et gouverna avec une sagesse admirable. Rien n'échappait à son zèle : elle soulageait l'infortune, protégeait les arts, encourageait les travaux utiles, et veillait à la tranquillité intérieure du royaume. Les revenus de son duché, dont elle s'était réservé la jouissance, étaient employés aux dépenses extraordinaires de la guerre. Elle avait établi sa résidence à Lyon, pour être plus à portée de faire passer des troupes et de l'artillerie au-delà des Alpes.

L'expédition d'Italie commença par des succès brillans. La marche de l'armée Française fut une marche triomphale : six mois lui suffirent pour

conquérir le royaume de Naples. Une campagne si glorieuse fut terminée par des revers ; et, sans la célèbre bataille de Formoue, où Charles VIII, avec huit mille hommes, en défit trente-cinq mille, il eût peut-être été difficile à ce monarque de rentrer dans ses Etats. C'est à cette bataille que se distinguèrent, par des prodiges de valeur, le comte de Laval, et les maréchaux de Gié et de Rieux, tous Bretons.

Cette victoire signalée fit dire aux Italiens qu'il était impossible de résister à *la furia francese*. On vit alors ce que peut un roi, surtout un roi de France, à la tête de ses armées ; ce que peuvent des Français défendant l'honneur de leur pays et la personne de leur souverain.

A son retour de Naples, Charles VIII, dont la vie jusque là avait été si orageuse, se retira à Amboise, ville charmante sur la Loire. La reine, touchée des bontés et de l'attachement du roi, avait pour lui la plus tendre affection, et leurs jours s'écoulaient doucement dans l'union la plus intime et la plus heureuse. Ce bonheur fut bientôt détruit. Un jour que le roi se rendait dans une des galeries du château pour voir jouer à la paume, il se heurta violemment la tête, en passant sous une porte basse. En revenant par le même lieu, quel-

ques heures après, il fut frappé d'apoplexie, et mourut âgé de vingt-sept ans, sur une paillasse qu'on s'était hâté d'apporter (1).

Cette mort inattendue causa à la reine le plus violent chagrin. Le duc d'Orléans, devenu roi sous le nom de Louis XII, sensible à sa douleur, lui envoya le cardinal Briçonnet et l'évêque de Coudom, pour la consoler; ils la trouvèrent assise sur le plancher, la pâleur sur le front, et se livrant au désespoir : ils eurent beaucoup de peine à calmer ses regrets, et à lui faire prendre quelque nourri-

---

(1) Pour donner une idée de la langue française à cette époque, je transcris ici la relation de la mort de Charles VIII, par un historien contemporain :

« Toute personne estoit dans la galerie qui vouloit, et le trouvoit » couché sur une povre paillasse, dont il ne partit jusqu'à ce qu'il eut » rendu l'ame, et y fut neuf heures. Trois fois la parole lui revint, » et à trois fois il disoit : Mon Dieu, la glorieuse Vierge Marie, mon- » seigneur Saint-Claude, me soyent en ayde. Ainsi départit de ce monde » dans la vingt-huitième année de son asge, si puissant et si grant roi » et en si misérable lieu. »

C'est sous le règne de ce monarque, en 1493, que l'imprimerie fut établie à Nantes, par Etienne Larcher, qui demeurait près les Changes, rue des Carmes, alors *rue de l'Echellerie*. Le premier ouvrage qu'il imprima fut les *Lunettes des Princes, avecques aulcunes Balades, XV iour d'apvril mil cccc iiii xx e xiii* (1493) -- 2 vol. petit in-8.° goth. Cet ouvrage est de Jean Meschinot, poëte, né à Nantes, et qui se qualifiait de *grand maître-d'hôtel d'Anne de Bretagne*.

ture. Elle porta le deuil de son époux, en noir, contre l'usage des autres reines qui, avant elle, l'avaient porté en blanc; de-là, sans doute, le surnom de *Blanche*, donné à plusieurs veuves de nos rois.

Anne sollicita et obtint l'autorisation de se retirer à Nantes, séjour ordinaire de ses ancêtres, pour reprendre possession, aux termes de son contrat de mariage, du duché de Bretagne. Elle fit son entrée dans cette ville par la porte du pont de Sauve-Tout, et fut reçue sous un dais de velour noir, précédé d'étendards de satin blanc, et suivi de croix noires et de bannières de même couleur. Elle se rendit à la cathédrale (1), où l'évêque,

---

(1) Suivant plusieurs historiens, Eumelius, quatrième évêque de Nantes, fit démolir, en 333, en vertu de l'édit de Constantin, le temple du dieu *Boul-Janus* ou *Volianus*, *adoré dans l'Armorique, et particulièrement à Nantes*, ainsi que le constatent les inscriptions trouvées au lieu même où ce temple existait et dont une est placée dans le mur de la galerie de l'Hôtel-de-Ville. Cette opinion est confirmée par Conrad, qui dit, dans sa description des deux Bretagnes, que *Volianus était adoré à Nantes dans un temple fameux.*

Un autre Eumélius, quinzième évêque de Nantes, qui possédait de grands biens, jeta, en 537, les fondemens d'une vaste cathédrale, sur les ruines du temple du faux dieux. Il était réservé à Saint-Félix, son successeur, d'achever son ouvrage. Saint-Félix, issu d'une famille riche et puissante de la Gaule, était renommé par son savoir et son éloquence.

à la tête du clergé, la complimenta. Cette réception eut un caractère grave et lugubre qui con-

---

Il employa une partie de sa fortune et le produit des dons des fidèles à la construction et à l'ornement de cette église, à laquelle il fit travailler, pendant sept ans, par un grand nombre d'ouvriers. Enfin, le 30 septembre 580, il la dédia solennellement à Saint-Pierre et à Saint-Paul, en présence d'Euphronius, archevêque de Tours, et de cinq évêques. Le poëte Fortunat, évêque de Poitiers, qui assista à la dédicace de cette magnifique basilique, en fait une description brillante. Le père Albert et d'Argentré assurent qu'elle surpassait en beauté et en richesses les temples de toute la Gaule. Elle était divisée en trois nefs, et dominée par deux tours pyramidales ; une troisième, de forme carrée, s'élevait au milieu, à une grande hauteur, et était terminée par un dôme couvert d'étain poli, qui avait tout l'éclat de l'argent. L'or, le porphyre, le marbre, les plus belles peintures en décoraient l'intérieur.

En 843, les Normands vinrent fondre sur la ville de Nantes, massacrèrent les habitans, penétrèrent dans ce merveilleux édifice, tuèrent à l'autel l'évêque Saint-Gohard, qui célébrait la messe, et incendièrent l'église, après en avoir enlevé toutes les richesses.

La cathédrale fut rebâtie en partie par Fulchérius, autre évêque, vers 898. Ruinée encore quelques années après, par les Normands, qui y mirent le feu, elle fut réparée, en 938, par Alain Barbe-Torte, qui parvint à purger la Bretagne de ces hordes de barbares. Elle fut successivement enrichie et agrandie par plusieurs évêques.

Enfin, en 1434, le beau portail et les deux tours que nous voyons aujourd'hui, furent construits par Jean V, qui posa la première pierre. On lit, derrière ce portail, l'inscription suivante :

« L'an mil quatre cent trente et quatre
» A mi-avril, sans moult rabattre,
» Au portail de cette Eglise
» Fut la première pierre assise. »

venait à la situation de la reine nouvellement privée d'un époux qu'elle chérissait. Sa physionomie, autrefois si gracieuse et si riante, n'exprimait plus que l'abattement et la tristesse. Le peuple, heureux de la revoir, n'osa, par respect pour sa douleur, faire éclater en sa présence la joie qu'il ressentait.

De nombreux traits de bienfaisance annoncèrent aux Bretons le retour de leur souveraine. Elle trou-

---

Plusieurs antiquaires pensent que la tour carrée, située à l'est, du côté du cours de Saint-Pierre, et les constructions souterraines qui existent sous l'évêché, sont les restes de l'église de Saint-Félix, échappés aux dévastations des Normands. Quelques parties de murs et d'arceaux et les fondations qui se prolongent jusqu'à la promenade du cours, paraissent aussi appartenir au premier édifice qui s'avançait plus à l'est que l'église actuelle ; ce qui semblerait indiquer que la tour, dont je parle, serait la même que celle élevée par Saint-Félix au milieu de son église et qui était surmontée d'un dôme revêtu en dehors d'étain brillant. Au reste, sans entrer dans une discussion que je ne puis établir ici, je dirai que cette tour est incontestablement de la plus haute antiquité, puisque l'on sait que le dôme qu'on y avait construit pour remplacer l'ancien, fut détruit dans le *dixième siècle* par Hocton, évêque de Nantes. En 1207, Geoffroy, un de ses successeurs, fit réparer cette même tour, dont la sommité a aujourd'hui la forme d'un clocher.

La cathédrale est encore un bâtiment fort remarquable. Sa façade est d'une belle architecture gothique. On admire la hardiesse et l'élévation de la voûte principale.

vait dans la ville où elle avait reçu le jour, et au milieu de ses anciens sujets, un grand adoucissement à ses chagrins: elle se plaisait souvent à entendre le récit des événemens qui intéressaient son pays. « Nos affections ne se détachent jamais du » lieu qui nous a vus naître, et quand on est forcé » de le quitter, l'existence semble déracinée; les » intérêts les plus graves, comme les moindres » plaisirs tout était de la patrie, tout n'en est » plus (1). »

Ce fut pendant son séjour à Nantes, qu'Anne de Bretagne perdit Françoise de Dinan, dame de Laval, qui l'avait élevée, et pour laquelle elle avait une tendre amitié. Cette perte lui en rappela une plus cruelle et renouvela toute son affliction Françoise de Dinan fut enterrée dans l'église des Jacobins (2), qui sert aujourd'hui de magasin au

---

(1) Madame de Staël, de l'Allemagne, tome 1.er, chap. 13.

(2) Cette église, et le couvent qui en dépendait, furent fondés, à la sollicitation d'Alix, duchesse de Bretagne, par André, baron de Vitré, qui en posa la première pierre, en 1228.

Au mois d'octobre 1410, un incendie reduisit en cendres tous les bâtimens de ce monastère. Il fut rebâti, en 1413, par le duc Jean V, qui fit faire, dans l'église, un sepulcre magnifique représentant celui de Jésus-Christ. Ce monument a été détruit.

commerce, et où se trouvent oubliées les cendres de celle qui forma le cœur et l'esprit d'une grande reine.

Louis XII sentit que le moyen d'unir irrévocablement la Bretagne à la France, était d'épouser la jeune reine douairière. Il n'épargna rien pour assurer le succès d'un projet aussi utile aux intérêts de la couronne, et qui devait combler les vœux qu'il formait depuis si long-tems. La préférence qu'elle lui avait autrefois donnée sur ses rivaux, la clause du dernier traité qui l'obligeait à s'unir au successeur de Charles VIII, tout l'enhardissait et fortifiait ses espérances.

Quelque vif qu'eût été le chagrin de la reine, le tems avait produit en elle son effet ordinaire; ses regrets étaient calmés, et elle n'éprouvait plus autant de répugnance pour un second mariage. Dans des dispositions aussi favorables, elle ne vit pas sans intérêt la recherche d'un prince, qui, le premier, avait rendu son cœur sensible, et que les événemens de la guerre avaient pu seuls l'empêcher d'épouser : son ancienne tendresse pour lui se réveilla, et elle accepta sa main.

Les nœuds qui unissaient Louis XII à Jeanne de France, étaient le plus grand obstacle au nouvel engagement qu'il voulait former. Pour faire rompre

son mariage, le roi fit valoir les violences exercées contre lui par Louis XI, pour le contraindre à épouser sa fille, le défaut de consommation, et la difformité de la reine qui lui ôtait toute espérance de donner des successeurs au trône. Cette importante affaire fut instruite régulièrement à Tours, par les commissaires du Saint-Siége. A l'appui de sa demande, le roi produisit une lettre de son beau-père au comte de Dampmartin, conçue en ces termes : « Je me suis délibéré de faire le mariage de » ma fille Jeanne et du petit duc d'Orléans, parce » qu'il me semble que les enfans qu'ils auront, » ne leur coûteront guères à nourrir; vous avertis- » sant que j'espère faire ledit mariage, autrement, » ceux qui iront au contraire, ne seront jamais » assurés de leur tranquillité en mon royaume. » La lettre était sans date, mais la signature fut reconnue pour être celle de Louis XI. La reine Jeanne soutint dans ses interrogatoires que sa constitution ne pouvait être un motif de divorce. « Je sais, » disait-elle, que je ne suis ni si belle, ni si » bien faite que la plupart des femmes, mais je » ne m'en crois pas moins propre pour un mari. »

Enfin, après une longue procédure, les commissaires apostoliques déclarèrent nul le mariage du roi avec Jeanne de France. Cette princesse

se retira à Bourges, où elle fonda l'ordre de l'Annonciade, et passa le reste de ses jours dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

Ainsi se trouva détruit le seul obstacle qui s'opposait au mariage du roi avec la reine douairière. Louis XII, impatient de terminer une alliance qui devait combler ses vœux, s'empressa de se rendre en Bretagne. Ce monarque fit son entrée solennelle à Nantes, entouré de sa cour et avec l'appareil le plus imposant. Le peuple admirait ses manières nobles et affables, et témoignait la plus grande allégresse. Le lendemain, 8 janvier 1499, les noces royales furent célébrées dans la chapelle du Château (1), avec toute la pompe

---

(1) Ainsi, le château de Nantes, que la famille d'Anne avait habité, où elle avait reçu le jour et passé ses premières années, fut encore témoin de son mariage avec Louis XII.

Cet antique monument, dans lequel se sont succédés un grand nombre d'événemens intéressans, fut bâti par Alain Barbe-Torte, en 938, lorsqu'il eut chassé les Normands qui, depuis près d'un siècle, ravageaient la Bretagne, et avaient plusieurs fois incendié la ville de Nantes. Cette ville, abandonnée et déserte, ne présentait plus qu'un monceau de décombres, lorsque le duc Alain y entra. Ce prince fut obligé, pour pénétrer dans la cathédrale, en partie détruite, et où il fut rendre grâces à Dieu de ses victoires, de se frayer un passage, au milieu des ronces et des plantes sauvages, avec son épée, teinte encore du sang des barbares. Il ne put retenir ses larmes, à l'aspect de tant de ruines et de dévastations.

et le goût qu'on devait attendre d'un prince qui s'entendait si bien à donner des fêtes. Les cardinaux d'Amboise et de Saint-Pierre aux liens, les évêques de Luçon, de Saint-Brieux et de Quimper, le prince d'Orange, le comte de Dunois, le vicomte de Rohan, les maréchaux de Gié et de Rieux furent présens à cette auguste cérémonie.

Anne, en formant ces nouveaux liens, n'oublia point ses sujets dont les intérêts étaient toujours l'objet de sa sollicitude. Elle obtint, par un traité particulier, que la Bretagne serait gouvernée comme elle l'avait été sous les ducs, et que ses droits et priviléges seraient maintenus.

A peine ce mariage fut-il conclu, que Louis XII, comme son prédécesseur, passa en Italie à la tête d'une nombreuse armée pour s'emparer du duché

On croit que ce château fut élevé sur l'emplacement de celui construit, en 896, par Fulchérius, évêque de Nantes, et rasé peu après par les Normands. De là, sans doute, le nom de *Tour-Neuve* qui lui fut donné par Alain. Il fut successivement agrandi par les ducs Conan II, Guy de Thouars, Pierre de Dreux, François II et de Mercœur. Défendu par sept courtines, six tours et un bastion, protégé par un large fossé et par la Loire, qui en baignait les murs du côté du sud, ce château devait être imprenable; aussi Henri IV, en voyant cette masse imposante de fortifications, s'écria : *Ventre saint-gris, les ducs de Bretagne n'étaient pas de petits compagnons!*

de Milan, sur lequel il avait des droits, du chef de son aïeule Valentine Visconti, seule héritière de ce duché.

Le roi fit la conquête du Milanais, dans l'espace de 20 jours. Le 6 octobre 1499, il entra en vainqueur dans Milan, aux acclamations de son armée. Cependant, les Français ne purent se maintenir en Italie. Trois fois ils occupèrent le duché de Milan, et trois fois ils le perdirent. Cette campagne, glorieuse comme celle de Charles VIII, fut beaucoup plus longue, et, comme elle, eut une issue malheureuse. Elle fut mémorable par des succès éclatans, par des revers désastreux, et surtout par les hauts faits d'armes qui illustrèrent l'armée Française. On place au premier rang des héros qui brillèrent à cette époque, le Chevalier Bayard, Louis de la Trimouille, qui, sous trois rois, assista à tous les grands combats; et Gaston de Foix, duc de Nemours, qui gagna la fameuse bataille de Ravennes.

Marguerite d'Autriche fut la principale cause de la retraite des Français de l'Italie. C'est cette même princesse à qui Charles VIII avait préféré Anne de Bretagne. Elle n'avait point oublié cette injure. Pour s'en venger, elle parvint, à force d'intrigues et de manœuvres secrètes, à former

contre la France une confédération formidable, dans laquelle entrèrent Maximilien, son père, alors empereur d'Autriche, le roi d'Espagne, les cantons Suisses et le pape Jules II, ce pontife, pacifique par état, et guerrier par goût, qui commandait lui-même ses armées.

Les amateurs de ces tems-là recueillirent avec soin un grand nombre de lettres en vers latins de Louis XII et d'Anne de Bretagne. Ces lettres, qui contiennent des détails intéressans sur les événemens de la guerre, expriment aussi l'amour des deux époux. On voit, par cette correspondance, que la reine désapprouva l'expédition d'Italie, et que, néanmoins, elle fit tous ses efforts pour en assurer le succès. Une de ses lettres commence ainsi : « Une épouse tendre et chérie écrit à son époux » encore plus chéri, l'objet à la fois de ses regrets et » de son estime, conduit par la gloire, loin de sa » patrie. Amante infortunée, il n'est pour elle aucun » instant sans alarmes. Quel malheur affreux d'être » privé d'un prince plus amant qu'époux (1). »

Ces lettres sont ornées de miniatures analogues au sujet, et remarquables par la représentation

(1) Dom Montfaucon. Monumens de la monarchie Française.

des habillemens singuliers de ce siècle. Entr'autres objets on y voit la reine, le front en partie couvert, un voile sur la tête à la manière des religieuses, la poitrine un peu découverte, sa jupe surmontée d'une robe de drap d'or. Les cheveux courts et droits, le bonnet, le pourpoint et le petit manteau, sont les traits auxquels on reconnait Louis XII et ses courtisans (1).

Pierre de Rohan, seigneur de Gié, fut un des généraux qui se distinguèrent le plus en Italie. Issu d'une famille qui tirait son origine des premiers rois Bretons (2), il en augmenta l'illustration par sa valeur et par les services qu'il rendit à

---

(1) Il existe, à la bibliothèque du Roi, un livre d'heures qui a appartenu à la reine Anne, et dont les peintures sont plus belles que celles des lettres dont je viens de parler. Les figures, qui sont très-bien exécutées, représentent les opérations agricoles et les fêtes de l'année. Toutes les marges sont ornées de la figure d'une plante, avec des insectes d'après nature. Les plantes sont au nombre de 300, dont plusieurs ne seraient pas rendues aujourd'hui avec plus de goût et de correction. Cette suite de dessins, de la fin du 15.e siècle, est un monument curieux de l'état de la peinture à cette époque. Le goût de cette princesse pour les arts, fait penser qu'elle a elle-même choisi ce genre d'ornemens gracieux.

(2) La maison de Rohan, peut-être la plus ancienne de France, est célèbre dans nos annales; elle s'allia souvent aux souverains de la Bretagne et pouvait succéder au duché, si la postérité masculine des ducs était venue à s'éteindre. En 1603, Henri IV érigea en duché-pairie la

sa patrie. Gouverneur de la ville et du château de Blois, dès l'âge de 17 ans, il fut nommé maréchal de France à 22, et remplit successivement les premiers emplois auprès des rois Louis XI, Charles VIII et Louis XII.

Ce grand capitaine encourut la haine de la reine. Le roi, accablé du mauvais succès de ses armes en Italie, tomba malade à Lyon, et fut, en peu de tems, à la dernière extrémité. Sa mort parut si inévitable qu'Anne de Bretagne fit charger sur la Loire ses effets les plus précieux, pour les envoyer à Nantes, où elle comptait se retirer après la mort de son époux. Le maréchal de Gié, alarmé de cette démarche qui pouvait entraîner, pour la France, la perte d'une province nouvellement acquise, fit arrêter les ballots et les équipages de la reine lorsqu'ils passaient à Angers, dont il était gouverneur.

Cette action hardie, mais qui paraissait nécessaire au bien de l'état, le perdit auprès de la reine.

---

vicomté de Rohan. L'héritier présomptif porte le titre de prince de Léon. C'est à l'un des Rohan qu'on attribue cette devise fastueuse : *Roi je ne puis, Prince je ne daigne, Rohan je suis.*

Le descendant de cette puissante maison est M. le duc de Rohan, pair de France, qui est entré, depuis quelques années, dans l'état ecclésiastique.

Elle accusa de rebellion le maréchal, né son sujet, et le poursuivit criminellement. Plusieurs Seigneurs, envieux de la haute faveur dont il jouissait, recherchèrent malignement tout ce qui pouvait le faire paraître coupable. Il éprouva ce qui arrive à tous les courtisans disgraciés, il se trouva seul et abandonné; il ne lui resta que son innocence et sa fermeté. Traduit devant le parlement de Toulouse, il s'y défendit avec noblesse et dignité, et il ne put, malgré la puissance de ses ennemis, être convaincu du crime de lèze-majesté. Néanmoins, ce tribunal, qui passait pour le plus sévère du royaume, le condamna, par arrêt du 9 février 1505, *pour réparations de quelques excès ou défauts* (ce sont les termes de l'arrêt), à être exilé de la cour et privé de ses charges pendant 5 ans.

Plusieurs historiens ont reproché à la reine sa conduite vindicative à l'égard du maréchal de Gié. Sans entrer ici dans la discussion de cette affaire, je dirai seulement qu'Anne de Bretagne, quoique sensible et généreuse, était fière et jalouse de son autorité, et que, croyant ses droits de souveraine méconnus par l'action de Pierre de Rohan, elle avait, sans doute, regardé comme nécessaire une réparation éclatante.

La reine eut un autre procès à soutenir contre

le vicomte de Rohan, cousin du maréchal de Gié. Ce prince avait épousé Marie de Bretagne, fille du duc François I.er, et devenue sa seule héritière par la mort de Marguerite, sa sœur aînée, première femme du duc François II. Il demanda donc d'être envoyé en possession des terres considérables situées en Bretagne, qu'il prétendait appartenir à sa femme, comme acquêts de François I.er, son père, et de Jean V, son aïeul. Des arbitres furent nommés. On objecta au vicomte de Rohan la fin de non-recevoir et le testament de François I.er, qui n'était pas favorable à sa demande; et on lui accorda seulement, et dans la seule vue de terminer ce procès, une somme de cent mille écus, dont il se contenta.

Ce fut dans le même tems que la reine sollicita et obtint du roi la permission d'aller visiter ses états héréditaires. Le souvenir de la patrie ne s'efface jamais du cœur. Anne voulait revoir son pays et s'assurer elle-même des besoins de ses anciens sujets. Les grands de la province allèrent au-devant d'elle, et la nation Bretonne, heureuse de sa présence, fit éclater sa joie dans tous les lieux. Les plus grands honneurs lui furent rendus dans les villes, et principalement à Brest, à Saint-Pol-de-Léon et à Morlaix. L'évêque de Nantes et le vi-

comte de Rohan l'accompagnèrent dans ce voyage. Parmi les présens qu'on lui fit, on remarqua celui qui lui fut offert par la ville de Morlaix; il consistait en un petit navire d'or, d'un beau travail, enrichi de pierreries, et une petite hermine blanche apprivoisée, ayant un collier de pierres précieuses. Ce joli animal caressa la princesse et se cacha précipitamment dans son sein ; ce qui lui causa un peu de frayeur. « *Que craignez-vous, Madame,* lui dit » le vicomte de Rohan, *ce sont vos armes* (1)? »

Pendant que la reine était à Morlaix, elle fit faire en sa présence le mariage de Françoise de Foix, fille de Jean de Foix, vicomte de Lautrec, avec Jean de Laval, baron de Châteaubriant, que d'Argentré appelle *homme prudent, magnifique, et ayant quelques connaissances aux lettres.* Anne affectionnait beaucoup la jeune Françoise de Foix, qui était sa parente et avait été élevée à sa cour. C'est cette même dame de Châteaubriant, si célèbre par sa beauté, et qui, suivant Varillas (2), fut mise à

(1) On sait que les hermines étaient les armes des ducs de Bretagne.

(2) Histoire de François Ier. Deux romans ont été faits d'après cette histoire, l'un, intitulé : *La comtesse de Châteaubriant,* ou *les effets de la jalousie ;* Paris, 1724 ; l'autre, plus ancien, imprimé en 1695, a pour titre : *Intrigues amoureuses de François* I.er

mort par son mari, qui la croyait coupable d'infidélité (1).

---

(1) L'histoire tragique de Madame de Châteaubriant ne se trouve rapportée par aucun historien Breton. Varillas prétend qu'elle fut la maîtresse de François I.er, et que son mari, pour se venger de l'affront qu'il éprouvait, l'enferma dans une chambre de son château, tendue de noir, entourée d'objets lugubres, et qu'au bout de six mois de cette affreuse captivité, il lui fit ouvrir les veines des bras et des jambes.

Tous les titres, tous les manuscrits du tems ont été compulsés, et rien ne s'y est trouvé de relatif à cet assassinat. M. Hevin, avocat distingué au parlement, désirant détruire une imputation aussi odieuse pour une des plus grandes maisons de Bretagne, s'est livré aux recherches les plus longues pour découvrir la vérité. Il a publié, en 1686, sur cet objet intéressant, une lettre qui existe encore à la bibliothèque du Roi, et qui démontre clairement la fausseté du récit de la mort cruelle de Françoise de Foix.

1.° L'époque de ce meurtre est fixée en 1526, et Madame de Châteaubriant ne mourut que dans l'année 1537.

2.° Son frère, en 1527, choisit Jean de Laval pour être tuteur de ses enfans; et François I.er, en 1531, le nomma gouverneur de la Bretagne. Est-il possible que, quelques années après un tel crime, l'assassin ait reçu des témoignages d'estime, de confiance et d'amitié de la part de l'amant et du frère de la victime?

3.° En 1535, Madame de Châteaubriant maria sa nièce, Claude de Foix, avec Guy de Laval. Des fêtes brillantes, auxquelles elle assista, eurent lieu à l'occasion de ce mariage; et le contrat, qui est revêtu de sa signature, prouve incontestablement qu'alors elle vivait.

4.° Enfin, au mois d'octobre 1537, Françoise de Foix mourut à Châteaubriant. Elle fut enterrée dans l'église de la Trinité, où son

La reine se rendit aussi à Notre-Dame-du-Folgoët près Lesneven, pélerinage célèbre en Bretagne.

---

mari lui érigea un tombeau sous une arcade. Ce tombeau a été détruit; mais la pierre sur laquelle est gravée l'épitaphe a été conservée.

Voici cette épitaphe, avec sa vieille orthographe : elle est de *Clément Marot*, qui avait beaucoup connu Françoise de Foix :

PEV DE TELLES

PROV DE MOINS

Sovbs ce tombeav gist Françoise de Foix
De qvi tovt bien tovt chacvn sovlait dire
Et le disant oncq vne sevlle voex
Ne s'avancza d'y vovloir contredire
De grant beavlté de grace qvi attire
De bon scavoir d'intelligence prompte
De bien d'honnevrs et myevlx qi ne racompte
Diev éternel richement l'étoffa
O viatevr povr t'abréger le compte
Ci gist vncq rien la ov tovt tryvmpha.

POINT DE PLVS.

Cette épitaphe, faite par les ordres de Jean de Laval, prouve son amour et ses regrets, les vertus et la beauté de sa femme.

Nous ne pouvons mieux terminer cette note qu'en donnant quelques détails sur la demeure des anciens sires de Châteaubriant.

Le vieux château, dont on ne voit plus qu'une partie, fut bâti vers l'an 1015, par *Brient*, sixième fils d'Eudon, frère d'Alain III, duc de Bretagne. La ville perdit alors son ancien nom, qui était *Cadetes*, pour prendre celui de *Château-Brient*. Ce château fut démentelé par Louis de la Trimouille, qui s'en empara en 1488. On y voit encore la tour du donjon et deux autres tours fort élevées. L'antique chapelle de cette forteresse et la salle des gardes, autrefois décorée de trophées, rappellent la piété et les occupations guerrières de nos aïeux.

Le père Albert et Lobineau rapportent qu'un pauvre écolier, appelé *Salaun*, ne put jamais apprendre

---

Le nouveau bâtiment, appelé le *Château-Neuf*, fut construit, en 1524, par Jean de Laval et la belle Françoise de Foix. On y admire une magnifique galerie composée de quarante arcades, le grand escalier voûté en pierres, et un autre escalier merveilleusement exécuté en colimaçon.

C'est dans le château neuf qu'on fait voir l'appartement qu'occupait Françoise de Foix. C'est une grande pièce lambrissée et séparée en deux par une balustrade travaillée avec goût; les vitraux sont petits et laissent apercevoir quelques restes de peintures; la cheminée, soutenue par des cariatides, est sculptée en entier suivant le goût du tems. De cette pièce, on entre par une double porte basse et étroite dans une tour qui était entièrement dorée et où se trouve une alcove. On l'appelle le cabinet doré. La boiserie est couverte de sculptures et offre encore des dorures d'une grande fraîcheur. C'est dans ce lieu que, suivant les bruits fabuleux, Madame de Châteaubriant aurait été saignée aux quatre membres.

La conservation de ce château, auquel se rattachent tant de souvenirs, est due à M. Connesson, maire de Châteaubriant. Il en avait acquis la presque totalité en 1807; après en avoir relevé les ruines, il en a fait l'abandon à S. A. S. le prince de Condé, qui lui en a donné la jouissance viagère. M. Bernard du Treil, ancien sous-préfet de Châteaubriant, a aussi fait la remise, au prince, de la grande salle des gardes et du pavillon y attenant, dont il avait également fait l'acquisition.

Lorsque la révolution éclata, la baronnie de Châteaubriant était dans la famille des Condé depuis l'année 1632, époque du mariage de Henri, duc de Bourbon, avec Marguerite de Montmorenci, héritière de cette baronnie.

que ces paroles : *O madame Vierge Marie !* il prononçait continuellement cette prière, vivait d'aumônes, et demeurait dans un bois peu éloigné de Lesneven, où un arbre lui servait d'asile. Les paysans le nommaient *le fou* et avaient néanmoins une grande vénération pour lui. Il mourut vers 1358. Le duc Jean V, informé de la dévotion extraordinaire de Salaun pour la Sainte-Vierge, fonda au lieu où il avait passé sa vie, une église qu'il dédia à Notre-Dame du *Foll-Goet*, c'est-à-dire du *Bois-du-Fou* (1).

Anne fut encore visiter par dévotion, et pour être guérie d'un mal d'yeux, la chapelle de Saint-Jean-du-Doigt, renommée alors par les graces accordées à ceux qui y faisaient des actes de piété. Ses prières furent exaucées. Par reconnaissance,

---

(1) On remarquait, dans cette église, un autel sur lequel les attributs de la franc-maçonnerie étaient sculptés en trois compartimens, entourés de bordures et de guirlandes d'un travail admirable. Les vitraux, peints par Cap-de-Léon, peintre Breton, étaient considérés comme un chef-d'œuvre. Voici ce qu'en dit Cyrille Pennec, poëte et historien du 17.e siècle : « Aux panneaux soubs la rose, il y a une très-belle na-» tivité de notre Seigneur, avec la représentation, étant à genoux, de » hault et puissant messire Maurice de Kermaon; et de l'autre, celle » de puissante dame Jeanne de Goulaine, sa compaigne. Ceste pièce » fait voir le rang et l'insigne piété de ceux de ceste seigneurie. »

elle fit don à la chapelle d'une boîte de cristal, de chandeliers d'argent, d'un encensoir, et d'un beau calice de vermeil, aux armes de France et de Bretagne. Elle fit aussi achever cette église, dont le duc Jean V avait posé la première pierre en 1440, et qui fut bâtie sur l'emplacement de l'antique chapelle de Saint-Meriadec, évêque de Vannes. On assure que les peintures des vitraux de l'église de Saint-Jean-du-Doigt, rappelaient ces différens événemens. On doit regretter que les vitraux peints et les tombeaux ornés de statues, aient, en grande partie, été détruits en France, pendant et même depuis les troubles révolutionnaires. Ces monumens, qui représentaient des costumes bizarres et antiques, accompagnés souvent d'inscriptions curieuses, étaient précieux pour l'histoire de l'art et des familles.

La reine reçut des lettres du roi, et ne put prolonger davantage son séjour en Bretagne. Les Bretons, en la voyant s'éloigner, témoignèrent autant de regret, qu'ils avaient manifesté de joie lorsqu'elle arriva parmi eux.

On négociait depuis long-tems le mariage de Madame Claude, fille de Louis XII, et d'Anne, avec Charles d'Autriche, duc de Luxembourg, élevé à la Cour de France, si connu sous le nom

de Charles-Quint. Le Roi avait d'abord désiré ce mariage; mais, sur les représentations des états-généraux, assemblés à Tours, il ouvrit les yeux sur le danger qui résulterait pour l'état d'une alliance dont les conditions onéreuses auraient agrandi la maison d'Autriche, déjà si puissante. Les négociations faites à ce sujet avec l'empereur Maximilien, furent en conséquence rompues. Ce fut alors que le mariage de Claude de France avec le comte d'Angoulême, qui régna sous le nom de François Ier, fut arrêté définitivement. On reprocha à la reine d'avoir mis tout en usage pour en empêcher la conclusion. Le principal motif de cette opposition fut la crainte de causer le malheur de sa fille, en agréant pour gendre le jeune comte d'Angoulême, dont elle connaissait l'humeur volage. Lorsqu'elle en parlait au roi, il lui disait lui-même : « *Je vois bien que ce gros garçon gâtera tout, mais le moyen de ne pas se rendre aux désirs de mes sujets.* » Ceux qui étaient témoins des importunités de la reine, dans cette affaire, faisaient remarquer à Louis XII, son caractère opiniâtre et impérieux. Le monarque leur répondait « *qu'il fallait passer bien des choses à une femme attachée à son mari et à son honneur.* » Elle se détermina cependant à se rendre aussi au vœu de

la nation; elle ratifia le contrat de mariage et dota richement sa fille.

Le peuple fit paraître la plus vive allégresse en apprenant que cette alliance tant désirée était enfin décidée irrévocablement. Les fiançailles se firent dans une salle du château du Plessis. Le comte de Foix apporta, dans ses bras, la jeune princesse qui n'avait encore que 7 ans, et le cardinal d'Amboise la fiança avec le comte d'Angoulême. Tous les princes et les députés des provinces qui assistèrent à cette cérémonie, jurèrent d'exposer leur vie et de sacrifier leurs biens, pour faire accomplir le mariage, aussitôt que les parties seraient en âge de le contracter.

Le roi envoya des commissaires aux états de Bretagne, pour leur notifier la conclusion de cette importante affaire. En même tems, ces commissaires exposèrent les besoins de l'Etat, épuisé par les guerres d'Italie, et demandèrent, pour subvenir aux dépenses les plus urgentes, une imposition extraordinaire de 4 livres par feu; ils ajoutèrent que la volonté du roi était de dispenser de cet impôt deux mille familles, choisies parmi les plus pauvres de la province. Ce trait, qui peint si bien la bonté de Louis XII et son amour pour ses sujets, est plus glorieux aux yeux de

l'humanité que la conquête la plus brillante, qui fait toujours répandre tant de sang et tant de larmes.

Le prince d'Orange, dont j'ai parlé précédemment, était mort quelques années avant les discussions du mariage du comte d'Angoulême. Ce prince, qui fut généralement regretté, était cousin germain de la Reine Anne, à laquelle il montra, dans toutes les occasions, un absolu dévouement; il avait de la bravoure, des talens, et eut beaucoup de crédit à la cour du duc François II, et à celles de la duchesse, sa fille, et de Louis XII. Après avoir soutenu le parti du duc d'Orléans, avec lequel il combattait à la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier, il fut, ainsi que nous l'avons vu, fait prisonnier dans cette bataille et renfermé dans la Tour de Bourges. Les égards qu'on eut pour lui pendant sa captivité, et la liberté que Charles VIII lui accorda généreusement, l'attachèrent aux intérêts de ce monarque, qui le traita toujours avec distinction. Il fut successivement gouverneur de Rennes, amiral de Bretagne et lieutenant-général de cette province.

La reine faisait travailler depuis plusieurs années, au tombeau de François II, son père, par Michel Columb, originaire de l'évêché de Léon, fameux sculpteur de ce tems. Vers 1508, elle fit placer

ce superbe monsolée, dans l'église des Carmes, à Nantes, et elle y fit renfermer, avec le corps de ce prince, ceux de ses deux épouses, Marguerite de Bretagne et Marguerite de Foix. Cette cérémonie funèbre se fit avec une grande solennité, en présence du maréchal de Rieux, de Jean de Laval, baron de Châtaubriant, et de quelques autres seigneurs Bretons.

Anne secondait le roi de tous ses moyens dans le gouvernement de l'état. Louis XII, toujours amant d'une princesse accomplie, cherchait à lui plaire en l'imitant; et on peut dire que, par cet ascendant qu'elle exerçait sur l'esprit du monarque, elle contribua beaucoup à la prospérité de son règne, et à toutes les belles actions qui lui ont mérité le titre glorieux de *Père du peuple*.

Dans les démêlés du roi avec le pape Jules II, la reine donna de nouvelles preuves de son habileté et de sa pénétration. Ses démarches ayant été diversement jugées, il convient de reproduire ici cette affaire grave et intéressante.

On se rappelle que Jules II, favorisant la vengeance de Marguerite d'Autriche, entra dans la confédération formée contre les Français pour leur expulsion de l'Italie. Ce pontife guerrier, qui se faisait élever des statues par Michel-Ange, comme

Alexandre par Lysippe, oublia qu'il avait été l'allié de la France, et que, depuis Charlemagne, cette monarchie avait toujours rendu les plus grands services au Saint-Siége. Louis XII résolut de le punir de sa trahison et de son ingratitude, dont les résultats avaient été si fatales à l'état. Il voulut le combattre et le renverser par les armes spirituelles, et le faire juger par une assemblée d'évêques et de cardinaux. Le concile de Pise fut donc convoqué. Après plusieurs séances solennelles, Jules II fut reconnu coupable et déposé du souverain pontificat.

Anne s'était opposée de tout son pouvoir à la convocation et à la tenue de ce concile. Elle connaissait la politique artificieuse et les ressources de Jules II; elle connaissait aussi la jalousie des princes de l'Europe contre la France. Elle blâmait donc hautement ces moyens extraordinaires dont elle prévoyait le mauvais succès, comme elle avait déjà condamné les expéditions d'Italie.

Le pape opposa concile à concile; il convoqua celui de Latran, et le présida lui-même, assisté de quinze cardinaux; il lança ses anathêmes contre Louis XII, et mit le royaume en interdit. En apprenant cette excommunication, le monarque fit cette belle réponse : « *Est-ce son emploi de maudire* ? »

L'église se trouva ainsi menacée d'un schisme aussi fâcheux que celui d'Occident. Le pape, toujours armé, résistait aux troupes Françaises. Chaumont et le chevalier Bayard furent sur le point de le prendre dans Bologne, et de terminer ainsi cette malheureuse division. Jules, fier ou flexible suivant sa bonne ou sa mauvaise fortune, employait tour-à-tour les armes et les négociations. Enfin, la cour de Rome l'emporta, et on reconnut, mais trop tard, la sagesse des avis de la reine. Il fallut adhérer au concile de Latran, et envoyer au souverain pontife huit évêques et quatre docteurs, pour demander main-levée des anathêmes et des excommunications lancés contre le roi et le royaume.

La conduite que tint la reine dans une affaire aussi délicate, fut déterminée par l'intérêt de la France et non par une dévotion mal entendue, comme quelques écrivains l'ont avancé. Anne, dont les lumières étaient supérieures à celles de son siècle, avait une véritable piété, dégagée de toute superstition. On connait la résistance qu'elle montra, comme duchesse de Bretagne, aux prétentions des papes, et notamment au sujet des nominations à certains bénéfices. On sait aussi qu'elle n'aimait point Jules II. Les lettres qu'elle nous a laissées, et dont Montfaucon fait mention,

sont remplies de traits amers contre ce pontife. Elle respectait le Saint-Siége; mais elle n'avait pour celui qui l'occupait que les égards qu'il méritait. A l'exemple de Saint-Louis, elle savait distinguer la dignité de la personne.

Tout ce qui intéressait la prospérité de l'état excitait sa sollicitude. On lui fut redevable de la création d'une marine respectable : elle avait fait équiper douze vaisseaux de ligne, à l'occasion de la confédération des princes Chrétiens contre l'empire Turc; plusieurs avaient été construits par ses ordres dans les ports de la Bretagne. Les flottes Françaises, commandées par des officiers de son choix, et la plupart Bretons, remportaient souvent de avantages sur celles de l'ennemi. On cite surtout ce trait d'héroïsme :

En 1512, les Anglais infestaient les côtes de Bretagne; ils faisaient de fréquentes descentes, et pillaient les villages situés sur le bord de la mer. Primauguet, capitaine Breton, qui commandait le vaisseau *La Cordelière*, de cent canons et de douze cents hommes d'équipage, ne put voir tranquillement ces incursions qui désolaient le pays. Malgré l'infériorité de ses forces, il sortit du port de Brest suivi seulement de vingt bâtimens, et s'avança fièrement, jusqu'à la hauteur de Saint-Mahé, au-

devant de la flotte Anglaise, forte de quarante vaisseaux. Primauguet se jeta au milieu d'elle, et fit des prodiges de valeur. Après avoir coulé bas plusieurs bâtimens, le feu prit au sien, et la flamme faisait des progrès rapides : il résolut alors d'entraîner dans sa perte le vaisseau amiral contre lequel il combattait avec le plus grand acharnement. Par une manœuvre habile, il parvint à l'accrocher; le feu ne tarda pas à s'y communiquer, et les deux vaisseaux enflammés sautèrent en l'air à la fois. Primauguet se précipita tout armé dans les flots, et y périt avec la réputation d'un des plus grands hommes de mer. Cet effrayant combat, et la perte du vaisseau amiral, jettèrent le découragement dans la flotte ennemie, qui se retira et fut poursuivie jusque sur les côtes d'Angleterre.

Personne n'avait plus de dignité et de noblesse à la cour de France qu'Anne de Bretagne. Tout ce qui l'entourait portait l'empreinte de la grandeur et de la magnificence. Elle aimait à tenir *cour plénière*, comme nos anciens rois ; elle donnait audience aux ambassadeurs, présidait aux fêtes, distribuait les grâces et les récompenses, et entretenait auprès d'elle une double garde Française et Bretonne.

Sa cour effaçait celles de l'Europe par son éclat, augmenté encore par la présence d'un grand nombre

de princesses illustres par leur naissance, ou remarquables par leur beauté et leur esprit. On y voyait Mesdames Claude et Renée, ses filles, Mademoiselle d'Angoulême (1), Anne et Germaine de Foix, et la fille de Frédéric, roi de Naples.

La reine aimait les lettres, les cultivait et les honorait. Elle se livrait principalement à l'étude des langues anciennes; et plusieurs langues de l'Europe lui devinrent familières. Elle composa, sur la bataille de Saint-Aubin et sur divers événemens de sa vie, des mémoires d'un grand intérêt, et que n'eussent point désavoués les meilleurs écrivains (2). Elle rechercha toujours les hommes instruits et se les attacha par ses bienfaits. Jean Meschinot, de Nantes; Jean Marot, père de Clément Marot; André de la Vigne, son secrétaire, bel esprit à la mode; Pierre Le Baud, son aumônier, auteur d'une histoire de Bretagne (3), furent particulièrement honorés

(1) C'est la célèbre Marguerite de Navarre, sœur de François I.er, si connue dans la république des lettres, par ses *Nouvelles*, son *Miroir de l'Ame pécheresse*, etc. Marguerite épousa, en premières noces, Charles, dernier duc d'Alençon, et, en secondes noces, Henri d'Albret, roi de Navarre, dont elle eut Jeanne d'Albret, mère de Henri IV.

(2) D'Argentré, Histoire de Bretagne, liv. XII.

(3) Un vol. in-f.° ; Paris, 1638. L'original de cette histoire est à la bibliothèque du Roi.

de son amitié. La protection qu'elle accorda aux savans avança l'époque de la renaissance des lettres, dont François I.er fut surnommé le restaurateur. On peut dire qu'Anne de Bretagne et ce Monarque en France, Léon X à Rome (1), et les Médicis à Florence, ont eu la gloire de dissiper les ténèbres de l'ignorance, qui existaient encore dans le 15.e siècle, et de faire refleurir les arts et les sciences en Europe.

Anne avait choisi préférablement, dans la famille de ceux qui avaient le mieux servi l'état, de jeunes demoiselles dont elle surveillait l'éducation, et qu'elle faisait travailler à différens ouvrages de broderie et de tapisserie, qu'elle donnait ensuite aux églises, et qui servaient à les décorer. C'est ce qui donna naissance à l'institution des *Filles d'honneur de la reine*, institution qui subsista jusqu'en 1673, tems auquel elle fut remplacée par les *Dames du palais*.

Persuadée que la religion était la base des vertus morales, si nécessaires au bonheur des peuples, elle donnait l'exemple de la piété, et fit plusieurs fondations religieuses. Le couvent de l'Observance, à Lyon, fut construit par son ordre, et elle aban-

---

(1) Léon X, prince somptueux et magnifique, protecteur éclairé des arts et des lettres, succéda à Jules II, au commencement de l'année 1513.

donna son ancien hôtel de Bretagne, appelé *le château de Nigeon*, près Chaillot, à François-de-Paule, qui y établit les religieux de sa règle, connus sous le nom de *Bons-Hommes*. Son estime pour cet homme vertueux le lui fit choisir pour nommer, au baptême, son fils aîné, le dauphin. Elle fit aussi beaucoup de dons aux églises du royaume. Enfin, sa bienfaisance s'étendait sur tous les indigens, et soulageait toutes les infortunes. *On voyait*, dit Mezerai, *des milliers de pauvres l'attendre à la sortie de son palais pour recevoir ses aumônes.*

Par cette pratique des vertus chrétiennes, elle avait rendu la sagesse si estimable, que personne n'osait paraître à la cour sans cette qualité. Pour récompenser les dames Françaises qui avaient une conduite irréprochable, elle les décorait de l'ordre de la *Cordelière*, *les admonestant*, dit un auteur contemporain, *de vivre humbles et chastes*. Cet ordre, dont la décoration était une ceinture à nœuds, avait été institué en Bretagne par la duchesse Marguerite (1), première femme de François II, en

(1) On voit, dans le testament de cette princesse, déposé aux archives de la préfecture, qu'elle légua sa ceinture d'or, *à nœuds de Cordelière*, à sa mère, Isabeau d'Ecosse.

mémoire des cordes dont Jésus-Christ fut lié dans sa passion.

La reine, au milieu des soins qui l'occupaient constamment pour le bonheur de ses sujets, et lorsque tout concourait à rendre ses jours précieux à la France, tomba malade au château de Blois. Sa maladie parut mortelle dès les premiers momens. Le confesseur du roi lui administra les derniers sacremens, qu'elle reçut avec une vive piété. Elle trouva, dans la religion, une résignation et un courage que ne donnent point les discours des hommes. Enfin, le 9 janvier 1513, elle mourut âgée seulement de 36 ans.

Son corps, revêtu des habits royaux, fut exposé, pendant six jours, dans une salle d'honneur, richement tendue d'une tapisserie de fil d'or. La reine avait les mains jointes, les yeux fermés, la couronne sur la tête. A ses côtés, sur des carreaux de velours, étaient le sceptre et la main de justice. Son visage n'était point altéré; elle paraissait dormir d'un sommeil doux et paisible. Dans ce lieu funèbre, les sanglots et les pleurs interrompaient seuls les prières qui se faisaient sans interruption par le clergé de la ville et par les aumôniers de la cour.

Le comte d'Angoulême, héritier présomptif de

la couronne, et les princes et princesses de la famille royale, tous vêtus de longs habits de deuil, venaient, deux fois par jour, se prosterner au pied du cercueil, et reconnaître, en présence de la mort, le néant des grandeurs humaines!

Les obsèques se firent avec une pompe dont on n'avait pas encore eu d'exemple. Le corps fut porté à l'église de Saint-Sauveur de Blois. Les princes et princesses du sang; le cardinal de Bayeux, accompagné de plusieurs évêques en habits pontificaux; les principaux seigneurs du royaume, et les ambassadeurs s'étaient fait un devoir d'assister à cette lugubre cérémonie, et de rendre les derniers hommages à une princesse, si digne de la douleur que sa mort faisait éprouver à la nation. « Tout le » peuple, dit Brantôme, ne se pût saoûler de la » pleurer. »

Le corps de la Reine fut ensuite transporté à Paris, où on lui rendit les mêmes honneurs; enfin on le conduisit à Saint-Denis, et il fut déposé dans un des caveaux de cette antique abbaye, de cet antre de la mort, où, suivant l'expression d'un homme célèbre, venaient tour-à-tour s'engloutir les rois de France.

Anne fut généralement regrettée en Europe. Le Pape Léon X écrivit de sa main à Louis XII,

pour lui exprimer toute la part qu'il prenait à sa douleur. « Toutes personnes de toutes conditions » ont grandement perdu, lui disait-il, par la mort » de cette vertueuse dame, pleine de singulières » sagesses. » Les historiens étrangers, entr'autres Guichardin, Balthasar de Castillon et Stoa de Pavie, firent aussi le plus brillant éloge de ses belles qualités.

Digne, par ses vertus, d'être deux fois associée à l'un des premiers trônes de l'Europe, Anne de Bretagne s'est acquise une réputation et une gloire qui lui appartiennent en propre. Le courage héroïque avec lequel elle supporta, à la mort de son père, les plus grands revers; son habileté dans la direction des affaires de son duché; la sagesse admirable avec laquelle elle gouverna le royaume pendant les guerres d'Italie, et la protection qu'elle accorda aux arts, aux sciences, à toutes les entreprises utiles, l'ont placée au rang des femmes illustres, et feront passer son nom à la postérité.

La bonté de son cœur faisait oublier la fierté de son caractère, et, si elle montra quelquefois un esprit d'indépendance à l'égard du gouvernement de la Bretagne, c'était par amour pour ses premiers sujets, dont personne ne pouvait, mieux qu'elle, défendre les intérêts et les priviléges.

La mémoire de cette grande reine doit être chère à la Bretagne, et en particulier à la ville de Nantes. Née dans cette ville, elle lui témoigna toujours beaucoup d'attachement, et exprima en mourant, le vœu que son cœur y fût envoyé pour être placé dans le tombeau qu'elle avait fait élever à François II, son père, et où reposaient auprès de lui ses deux épouses, Marguerite de Bretagne et Marguerite de Foix.

Ce dernier gage de son affection fut reçu à Nantes, avec la plus profonde douleur et la plus vive reconnaissance. Il fut porté à l'église des Carmes. Les rues par où il passa étaient tendues de blanc, et les fenêtres de chaque maison décorées de cierges aux armes de la reine. Les bourgeois en habits de deuil, le clergé, plusieurs évêques et les seigneurs de la cour, formaient le cortége. Après le service funèbre, le chancelier Philippe-de-Montauban, chambellan du roi, déposa la boîte qui renfermait le cœur, dans le tombeau.

Ce magnifique mausolée, dû, ainsi qu'on l'a vu, au ciseau de Michel Columb, est entièrement en marbre, a cinq pieds et demi de hauteur et douze de longueur. Il est encore considéré aujourd'hui comme un chef-d'œuvre de sculpture. Sur le tombeau sont couchés, ayant une couronne et le manteau

ducal, François II et Marguerite de Foix. Des coussins, soutenus par trois anges, supportent leurs têtes, et, à leurs pieds, un lion et un lévrier tiennent entre leurs pattes les armes de Bretagne et de Foix. Aux quatre angles, quatre statues de hauteur naturelle, représentent, avec leurs attributs, les vertus cardinales, la justice, la tempérance, la prudence et la force. Les bas reliefs offrent, dans des niches de marbre rouge, les douze apôtres, Charlemagne et Saint-Louis, Saint-François et Sainte-Marguerite, patrons du duc et de la duchesse. La base est décorée de seize petites figures, représentant des pleureuses. On admire la délicatesse de travail de tous ces objets, et le détail plein de goût des ornemens qui les accompagnent.

Il fut ouvert, par ordre du roi, le 16 octobre 1727, deux siècles après qu'on y eût descendu la dépouille mortelle des derniers souverains de la Bretagne. On trouva, dans le caveau, trois cercueils de plomb, parsemés d'hermines, ayant chacun une inscription, et posés sur des barres de fer. Celui de François II, avait l'inscription suivante, en écriture gothique:

« Cy dedans gist le corps du duc François II » de ce nom, lequel régna trente ans duc de » Bretagne, puis trépassa à Couëron le 8 septembre,

» l'an mil quatre cent quatre-vingt huit, et fut » céans ensépulturé. »

Entre les cercueils de François II et de Marguerite de Foix, était placé un petit coffre en plomb, dans lequel il y avait une boîte d'or, en forme de cœur, surmontée d'une couronne royale, et entourée de l'ordre de la Cordelière, de même métal, et d'un travail recherché. Cette boîte, dans laquelle on avait mis le cœur d'une grande reine, ne contenait plus qu'un peu d'eau et les restes d'un scapulaire. Sur le cercle de la couronne, était écrit en relief :

« Cueur de vertus orné
» Dignement couronné. »

Et sur la boîte d'or on lisait :

» En ce petit vaisseau de fin or pur et munde,
» Repose un plus grand cueur que oncque dame eût au munde.
» Anne fut le nom d'elle, en France deux fois royne,
» Duchesse des Bretons, royale et souveraine.
» Ce cueur fut si très-hault, que de la terre aux cieulx,
» Sa vertu libéralle accroissait mieulx et mieulx,
» Mais Dieux en a reprins sa portion meilleure,
» Et ceste part terrestre en grand deuil nous demeure.
IX.e janvier M. V.c XIII.

L'intérieur de la boîte était revêtu d'un émail blanc et offrait ces deux distiques, dont chacun était gravé sur un des côtés :

« O cueur caste et pudique, ô juste et benoist cueur,
» Cueur magnanime et franc, de tout vice vainqueur,

» Cueur digne entre tous de couronne céleste,
» Ores est ton cler esprit hors de paine et moleste. »

Le procès-verbal de l'ouverture du tombeau de François II, contient d'autres détails sur l'état du caveau, qui fut alors visité pour y faire les travaux nécessaires à la conservation des objets qu'il renfermait, et qui furent examinés avec un respect religieux.

A l'époque de nos troubles révolutionnaires, le 17 février 1792, il fut ouvert, pour la seconde fois, et peu de tems après démoli et mutilé; il échappa comme par miracle à une destruction totale (1). Par les soins de M. le comte de Brosses, préfet du département, et de M. le maire de Nantes, ce monument, intéressant sous le double rapport de l'art et des souvenirs historiques, a été, il y a quelques années, restauré et placé dans l'église cathédrale, dont il est le plus bel ornement.

Il ne manquait plus à ce tombeau que les restes des grands personnages pour lesquels il avait été érigé. On savait qu'à l'époque de sa violation, les

---

(1) C'est à M. Mathurin Crucy, alors architecte-voyer de la ville de Nantes, qu'on est redevable de sa conservation. Pour le dérober à nos modernes Vandales, il le couvrit de débris et de matériaux.

trois cercueils de plomb qui contenaient ces restes précieux, avaient été transportés à la cathédrale, dans le caveau destiné à la sépulture des évêques de Nantes. Au mois d'avril 1819, l'administration y a fait faire des fouilles, mais on n'y a trouvé que quelques ossemens épars et des débris de bières.

Depuis, on a appris que les cercueils avaient été enlevés de ce dernier asile, et, qu'après en avoir dispersé les cendres, on les avait portés à l'arsenal, pour être, à l'époque de nos guerres civiles, transformés en balles meurtrières. Ainsi, dans ces tems funestes, les sépulcres mêmes, arrachés de leurs sombres caveaux, fournissaient des instrumens de mort au génie de la destruction. « Il fut réservé » à notre siècle, dit le noble écrivain que j'ai » déjà cité, de voir, ce qu'on regardait comme le » plus grand malheur chez les anciens, la profa- » nation des tombeaux, et la dispersion de leurs » cendres. »

La boîte d'or, déposée d'abord dans le reliquaire de la cathédrale, avait ensuite été envoyée à Paris, et se trouvait au cabinet des médailles de la bibliothèque du Roi. Sur la demande de M. le préfet et du conseil municipal, cet objet, possédé par la ville de Nantes pendant près de trois cents ans, lui

a été rendu. Nulle part la boîte qui a renfermé le cœur d'Anne de Bretagne ne rappellera de plus touchans souvenirs. On forme le vœu qu'elle soit placée sur le tombeau dans lequel elle était autrefois, et où elle sera, quoique vide de ses cendres, un monument de l'amour que portait à ce pays une illustre princesse.